Austen

Orgueil et préjugés

Traduction et présentation
par Laurent Bury

INTERVIEW
Catherine Cusset, pourquoi aimez-vous Orgueil et préjugés ?

Extrait de la publication

Austen
Orgueil et préjugés

Pour la famille Bennet, qui compte cinq filles à marier, l'arrivée de deux jeunes et riches célibataires dans le voisinage est une aubaine. Le sombre Mr Darcy saura-t-il vaincre le mépris d'Elizabeth ? Les sœurs de Mr Bingley parviendront-elles à le dissuader de déclarer ses sentiments à Jane ? Tissé de nombreuses péripéties cocasses et cruelles, *Orgueil et préjugés* s'achèvera-t-il par le *happy end* tant attendu ?
Du *Journal de Bridget Jones* à *Orgueil et préjugés et zombies*, en passant par l'adaptation bollywoodienne *Bride and Prejudice*, le chef-d'œuvre de Jane Austen a inspiré des séries romanesques, des films, des bandes dessinées, et demeure, près de deux siècles après sa parution, l'un des romans anglais les plus lus dans le monde.

Traduction et présentation par Laurent Bury

Interview : « Catherine Cusset, pourquoi aimez-vous *Orgueil et préjugés* ? »

Texte intégral

Illustration :
Virginie Berthemet
© Flammarion

GF
Flammarion

Extrait de la publication

10-VIII-N

ORGUEIL ET PRÉJUGÉS

Extrait de la publication

Spécialiste de la littérature anglaise du XIXe siècle, Laurent Bury enseigne à l'université de Lyon II. Il a notamment traduit *Don Juan* de Byron (Gallimard), *Miss Mackenzie* d'Anthony Trollope (Autrement), et *Les Aventures d'Alice au pays des merveilles* de Lewis Carroll (Livre de poche), et a dirigé, avec Dominique Sipiere, *Pride and Prejudice : le roman de Jane Austen et le film de Joe Wright* (Ellipses, 2006).

Extrait de la publication

JANE AUSTEN

ORGUEIL ET PRÉJUGÉS

Traduction, présentation, notes, chronologie et bibliographie
par
Laurent BURY

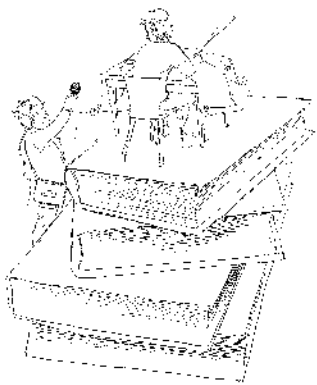
GF Flammarion

Extrait de la publication

© Éditions Flammarion, Paris, 2010.
ISBN : 978-2-0812-2951-8

INTERVIEW

« **Catherine Cusset**, pourquoi aimez-vous *Orgueil et préjugés* ? »



Parce que la littérature d'aujourd'hui se nourrit de celle d'hier, la GF a interrogé des écrivains contemporains sur leur « classique » préféré. À travers l'évocation intime de leurs souvenirs et de leur expérience de lecture, ils nous font partager leur amour des lettres, et nous laissent entrevoir ce que la littérature leur a apporté. Ce qu'elle peut apporter à chacun de nous, au quotidien.

Catherine Cusset est née à Paris en 1963. Elle est l'auteur de neuf romans parus chez Gallimard, dont En toute innocence *(1995),* Le Problème avec Jane *(2000)*, La Haine de la famille *(2001),* Confessions d'une radine *(2003), et* Un brillant avenir *(2008), ainsi que d'un récit paru au Mercure de France,* New York. Journal d'un cycle *(2009). Elle a accepté de nous parler d'*Orgueil et préjugés*, et nous l'en remercions.*

Extrait de la publication

Quand avez-vous lu ce livre pour la première fois ? Racontez-nous les circonstances de cette lecture.

Au lycée j'ai étudié l'allemand, le latin et le grec, mais pas l'anglais : je n'ai pas eu l'occasion de me familiariser avec la littérature anglo-saxonne. Alors que j'avais dévoré, enfant, les romans des sœurs Brontë, le nom de Jane Austen et le titre de ce roman qui est pourtant le classique anglo-saxon par excellence, l'équivalent anglais de *Madame Bovary*, me sont restés inconnus.

J'ai fini par apprendre l'anglais, à vingt-trois ans, et je suis partie vivre aux États-Unis. Dix ans après j'ai rejoint mon mari à Prague où il travaillait. On n'avait ni télévision ni téléphone. Quand la porte de l'appartement se refermait sur nous à sept heures du soir, on était entièrement coupés du monde. Une amie m'avait donné un gros volume en anglais contenant tous les romans de Jane Austen. Je les ai lus l'un après l'autre. Ils m'ont sauvée de l'ennui de longues soirées vides dans un sombre meublé praguois au milieu des années 1990.

J'ai relu le roman dernièrement. Mon souvenir de ma première lecture était un peu confus même s'il n'était pas si ancien. Je me rappelais le nom de Darcy et une grande histoire d'amour contrarié : deux amants séparés par un malentendu finissent par se déclarer leur passion réciproque. J'ai été frappée de voir combien ma mémoire m'avait trompée ! Il ne s'agit pas du tout d'un grand roman d'amour coup de foudre, comme *La Princesse de Clèves*, mais d'un roman satirique et social, très moral, plein d'ironie, où l'amour est une force raisonnable.

Orgueil et préjugés, écrit à la toute fin du XVIIIe siècle et publié en 1813, me paraît plus proche des classiques français du XVIIe siècle, les Précieuses ou Molière, que du XVIIIe siècle libertin (*Les Liaisons dangereuses*) ou du XIXe siècle romantique, par sa langue et sa conception de l'amour. Il m'a rappelé la Carte de Tendre imaginée par Madeleine de

Extrait de la publication

Scudéry dans son roman *Clélie, Histoire romaine*, en 1656, car on y retrouve les mêmes concepts pour évoquer l'amour : *inclination*, *estime*, *reconnaissance*. Mlle de Scudéry distingue trois sortes d'amour, dont elle fait trois villes : Tendre-sur-Reconnaissance, Tendre-sur-Estime, Tendre-sur-Inclination. Pour aller à Tendre-sur-Inclination, qui représente l'amour coup de foudre, il suffit de voguer sur le fleuve Inclination, qui y conduit. Mais attention : Inclination se jette dans la Mer Dangereuse, au-delà de laquelle se trouvent les Terres Inconnues… Suivre cette voie est le meilleur moyen de se perdre. Pour parvenir aux deux autres villes, en revanche, il faut emprunter la route et passer par de nombreux villages qui représentent autant d'étapes de ce trajet amoureux : Billet Galant, Sincérité, etc.

Tout comme les Précieuses, Jane Austen se méfie de l'amour inclination, l'amour né au premier regard. Toutefois, contrairement aux Précieuses, elle n'oppose pas l'estime et l'inclination : il lui semble que le vrai amour peut seulement se fonder sur une solide estime.

Votre coup de foudre a-t-il eu lieu dès le début du livre ou après ?

Au début, j'ai été étonnée, voire agacée : tant de bruit pour un roman où les conversations des personnages ne tournent qu'autour de l'arrivée d'un jeune homme fortuné, parti potentiel pour l'une des cinq filles à marier, et du prochain bal ! C'est un monde où l'étiquette sociale joue un rôle prédominant : Mrs Bennet ne peut pas inviter à dîner le jeune homme, Bingley, avant que le père lui ait rendu visite ; et surtout, comme le dit Darcy dès son entrée dans le livre, le fait que les sœurs Bennet aient un oncle avoué à Meryton et un autre qui habite Londres, du côté de Cheapside, « diminue grandement leurs chances d'épouser des hommes bien considérés dans le monde ». Mon intérêt pour tous ces mariages potentiels était limité.

Extrait de la publication

M'irritaient aussi le mépris évident d'Elizabeth Bennet pour sa mère et ses sœurs cadettes présentées comme des écervelées, et sa partialité pour son père. Elle rapportait avec ironie le bavardage idiot de sa mère, et pourtant il me semblait que celle-ci n'avait pas forcément tort. « Mon cher, dit Mrs Bennet, je suis stupéfaite que vous soyez aussi disposé à trouver bêtes vos propres enfants. – Si mes enfants sont bêtes, j'espère que j'en serai toujours conscient. – Oui mais il se trouve qu'elles sont toutes très intelligentes. – C'est le seul sujet, je m'en flatte, sur lequel nous ne sommes pas d'accord. »

L'ironie, très anglaise (l'humour british pince-sans-rire), et la construction classique de la phrase donnaient au style une calme froideur rendant ce roman plus daté que dans mon souvenir. Mon intérêt s'est réveillé avec l'entrée en scène du cousin, l'abbé Collins, personnage franchement comique par sa maladresse physique, sociale et psychologique. Peu à peu je me suis laissé prendre par le charme et le suspense de ce roman parfaitement construit et maîtrisé.

Il est logique qu'un roman qui décrie l'amour coup de foudre et défende l'amour fondé sur l'estime se fasse lui-même apprécier par d'autres moyens qu'une séduction immédiate et souvent trompeuse ! On peut donc conclure à l'harmonie du fond et de la forme.

Relisez-vous ce livre parfois ? À quelle occasion ?

C'est un livre à relire pour y prendre des leçons de style, de délicatesse et d'ironie.

À la fin du roman, Elizabeth demande à Darcy comment il s'est épris d'elle, et lorsqu'il répond : « Je vous admirais pour la vivacité de votre esprit », elle réplique : « Dites plutôt mon impertinence. »

Pourtant, ce n'est pas l'impertinence d'Elizabeth qui m'a frappée. C'est plutôt sa politesse – sa capacité à retenir ses impulsions en société et à s'exprimer calmement, attentive

à ne pas blesser l'autre, même quand elle bout de colère. S'il est pour moi une leçon utile, la voici !

Est-ce que cette œuvre a marqué vos livres ou votre vie ?

Tout livre subtil marque vos livres ou votre vie, en vous permettant de croire à l'intelligence, et à la beauté d'une phrase bien écrite et bien pensée.

Quelles sont vos scènes préférées ?

Mes deux scènes préférées sont toutes deux des demandes en mariage.

La scène où l'abbé Collins demande Elizabeth en mariage est délicieusement comique car il n'entend pas les refus réitérés, polis puis de plus en plus fermes, de sa cousine, et les prend pour de la pudeur et une charmante coquetterie. Collins révèle son égocentrisme en ne parlant que de lui et de sa protectrice, Lady Catherine, quand il explique les raisons qu'il a de se marier – dont aucune ne concerne Elizabeth individuellement. « Mes raisons pour me marier sont les suivantes. D'abord, il me semble bon qu'un ecclésiastique dans une situation aisée (comme je le suis moi-même) montre dans sa paroisse l'exemple matrimonial. Deuxièmement, je suis convaincu que cela contribuera grandement à mon bonheur. Troisièmement, c'est le conseil et la recommandation spécifiques de cette très noble dame que j'ai l'honneur d'appeler ma protectrice. » Il présente à Elizabeth comme un avantage insigne l'honneur de connaître et de fréquenter sa bienfaitrice. Pour mettre en valeur sa générosité, il évoque indélicatement la future mort de son père – à la suite de laquelle il héritera de la maison d'Elizabeth et de sa famille – et assure à Elizabeth qu'en dépit de ses attraits, elle ne recevra sans doute aucune autre demande en mariage à cause de son manque de fortune.

Jane Austen excelle à montrer le comique d'un personnage comme Collins en le laissant s'exprimer, et en rendant le lecteur juge de son ridicule.

Mon autre scène préférée est celle où Darcy demande Elizabeth en mariage, scène toute différente, qui n'a rien de comique, et qui est sans doute la plus violente d'un livre où domine la bienséance du ton. C'est une scène où se heurtent frontalement les tempéraments de Darcy et d'Elizabeth, et où le titre, *Orgueil et préjugés*, prend toute sa signification.

Darcy accompagne sa déclaration d'amour et sa demande en mariage de regrets qui ne sont pas faits pour plaire à Elizabeth. Comme Collins, il ne parle que de lui et de sa situation sociale, et fort peu de son amour pour elle : « Il se montra aussi éloquent dans l'évocation de son orgueil que dans celle de sa tendresse. Il savait combien Elizabeth lui était inférieure, il était conscient de la mésalliance à laquelle il s'exposait, il connaissait les obstacles familiaux... » Contrairement au discours de Collins, celui de Darcy est rapporté au style indirect : ainsi, il ne s'expose pas au comique.

Au cours de cette scène, les sentiments exprimés ou manifestés par la rougeur des personnages sont violents : indignation et colère d'Elizabeth qui l'emporte sur la compassion pour un homme dont elle rejette la demande ; rage et désarroi de Darcy. La scène montre l'orgueil de Darcy qui souffre de s'abaisser en épousant une femme inférieure socialement ; mais elle révèle surtout les préjugés d'Elizabeth. Elle accuse Darcy de « barbarie » pour avoir détruit la vie de sa sœur Jane en empêchant son mariage avec Bingley, et celle de Winckham, le fils du régisseur de son père, en lui refusant l'héritage auquel il avait droit. Sa conclusion est radicale : « Dès le départ, dès le premier instant où je vous ai été présentée, vous dirai-je, vos façons m'ont si pleinement convaincue de votre arrogance, de votre prétention et de votre mépris égoïste pour les sentiments d'autrui,

Extrait de la publication

qu'elles ont jeté les fondations d'une désapprobation sur laquelle les événements ont ensuite bâti une antipathie immuable. » La phrase au rythme ternaire, énumérant les trois défauts de Darcy et enchaînant trois propositions, principale, subordonnée de conséquence et subordonnée relative, produit un refus aussi implacable que calme.

Implacable, mais pas irréversible. Car cette scène, la première grande explication entre Elizabeth et Darcy, s'accompagne de son corollaire, le coup de théâtre du roman, la longue lettre où Darcy s'explique, se justifie et se blanchit. C'est la lecture de cette lettre qui commence à changer les sentiments d'Elizabeth et à détruire ses préjugés. Je l'ai lue avec autant de fébrilité qu'Elizabeth.

Y a-t-il, selon vous, des passages « ratés » ?

Non. Lent à démarrer, le roman progresse et se déroule jusqu'à la fin avec la logique d'une machine bien agencée où chaque révélation crée un rebondissement qui accroît le suspense.

Cette œuvre reste-t-elle pour vous, par certains aspects, obscure ou mystérieuse ?

La figure rhétorique préférée de Jane Austen, la litote, qui consiste à en dire moins pour en exprimer plus (la litote typique étant l'expression racinienne « Je ne te hais point », qui signifie « Je t'aime passionnément »), ne rend pas toujours évidents les sentiments des personnages. Au tout début du roman, on apprend que les commentaires de Darcy sur son physique « tolérable » inspirent à Elizabeth « des sentiments assez peu chaleureux ». La suite du roman permet de comprendre qu'il s'agit d'une forte antipathie et même d'une haine.

La litote ne laisse pas non plus affleurer les sentiments « obscurs », ce qui relève du trouble et de l'attirance. Il faut parfois lire entre les lignes. Par exemple, il n'est pas évident

de s'apercevoir à la première lecture qu'Elizabeth tombe amoureuse de Wickham quand elle le rencontre, tant l'expression de son sentiment est contenue. Elle le trouve charmant, beau, séduisant, elle s'indigne des humiliations que Darcy lui a fait subir, mais jamais le sentiment n'est nommé comme tel, sauf dans le passage où Jane Austen critique l'amour qui naît au premier regard : « Elle avait goûté de la seconde méthode avec son inclination pour Wickham. » Le mot « inclination » désigne un sentiment très fort, l'amour coup de foudre, impulsif, irrésistible et charnel.

Mais on ne peut pas parler d'« obscurité » et de « mystère ». Il n'y a pas d'auteur plus clair que Jane Austen. Elle résout un à un tous les mystères du roman : l'attitude de Darcy envers Wickham et Elizabeth, le départ de Bingley, la façon dont Lydia est sauvée de l'infamie *in extremis*. Austen nous explique méthodiquement comment change le sentiment d'Elizabeth pour Darcy, passant de la haine à l'amour. Elle répond même à la question virtuelle du lecteur qui pourrait penser que cet amour raisonnable, fondé sur de vraies qualités, n'est pas un amour vrai comme l'est l'amour à première vue, l'amour coup de foudre : « Si l'on juge que la gratitude et l'estime peuvent légitimement engendrer l'affection, l'évolution des sentiments d'Elizabeth ne paraîtra ni improbable ni blâmable. Si l'on en juge autrement, en revanche, si le penchant qui jaillit de telles sources ne paraît ni naturel ni raisonnable, comparé à celui dont on prétend si souvent qu'il naît au premier regard, avant même que deux mots aient été échangés, alors rien ne saurait être dit pour sa défense, hormis ceci : elle avait goûté de la seconde méthode, avec son inclination pour Wickham, et son insuccès l'autorisait peut-être à se tourner vers l'autre mode d'attachement, bien moins intéressant. »

C'est par la litote que Jane Austen s'en prend à l'amour coup de foudre, cet amour qui naît « avant même que deux mots aient été échangés ». Quant à l'autre amour, celui qui

est engendré par « la gratitude et l'estime », il faut comprendre sa force dans la métaphore organique utilisée par Jane Austen : « le penchant qui jaillit de telles sources ». Il s'agit donc d'un sentiment naturel, aussi puissant que l'inclination : il jaillit.

Quelle est pour vous la phrase ou la formule « culte » de cette œuvre ?

J'en proposerais deux. L'une est prononcée par Elizabeth :

« À ceux qui ne changent jamais d'opinion, il incombe particulièrement de bien juger du premier coup. »

Elle s'en prend à Darcy parce qu'elle l'a entendu dire qu'il ne pardonnait jamais et que sa rancune ne s'apaisait pas. « Vous ne vous laissez jamais aveugler par les préjugés ? » lui demande-t-elle d'un ton sceptique. Elle est très critique à son égard. L'ironie du roman, c'est que cette critique se retourne en fin de compte contre Elizabeth elle-même, quand elle découvre qu'elle a mal jugé Darcy et s'est laissé aveugler par ses propres préjugés.

La deuxième est prononcée par le père d'Elizabeth, Mr Bennet.

« Pourquoi vivons-nous, sinon pour offrir un but à la moquerie de nos voisins, et pour nous moquer d'eux à notre tour ? »

Mr Bennet propose ici non tant la satire et la moquerie que la dérision et l'autodérision, qui permettent de regarder le monde et soi-même avec une distance philosophique et de se dégager de ses propres passions. Rire des autres et de soi sans méchanceté, constater l'absurdité de l'existence et de son propre comportement, voilà sans doute l'attitude la plus saine et la plus philosophique qui soit. C'est l'opposé de la rancune et du ressentiment.

Extrait de la publication

Mr Bennet déclare sa préférence pour les personnages qui se conduisent mal et qui sont absurdes, parce qu'ils le divertissent. Ainsi dit-il de son neveu Collins, lourd, content de lui et maladroit : « Je ne peux m'empêcher de le préférer à Wickham, malgré tout le prix que j'accorde à l'impudence et à l'hypocrisie de mon gendre. »

Mais ce qui est intéressant, c'est qu'au moment même où il énonce une philosophie dont on pourrait dire qu'elle est celle du livre tout entier, Mr Bennet est en train de s'aveugler, et même de blesser sa fille chérie. En effet, l'objet de son rire est une lettre qu'il vient de recevoir de Collins, l'avertissant que Lady Catherine de Bourgh, la noble tante de Darcy, verrait d'un très mauvais œil le mariage de sa fille Elizabeth avec Darcy. Mr Bennet éclate de rire parce qu'il est persuadé que Darcy n'a jamais posé les yeux sur Elizabeth ; il ignore tout des sentiments de sa fille et n'en a même pas l'intuition au moment où il l'invite à partager son rire : « S'ils avaient choisi n'importe quel autre homme, cela n'aurait été rien, mais la parfaite indifférence de Darcy et ton antipathie prononcée rendent cette histoire délicieusement absurde ! »

Mr Bennet est donc capable de se tromper comme tous les autres personnages dont il se moque. L'ironie subtile du roman consiste à en faire prononcer la philosophie par des personnages en train de s'aveugler sur eux-mêmes ou les autres : Elizabeth avec Darcy, Mr Bennet avec sa fille.

Si vous deviez présenter ce livre à un adolescent d'aujourd'hui, que lui diriez-vous ?

Je lui dirais ce que Mr Bennet dit à sa fille : « Je sais que tu ne seras ni heureuse, ni respectable, si tu n'estimes pas sincèrement ton mari, et si tu ne le considères pas comme supérieur. » (Il faut entendre ici « supérieur » comme un superlatif et non comme un comparatif. Il ne s'agit pas d'épouser un homme supérieur à soi par le rang social ou

Extrait de la publication

l'intelligence pour être dominée par lui, mais un homme dont on respecte l'intelligence, la finesse, la droiture de jugement, etc.) Autrement dit : méfie-toi des coups de foudre, de l'attirance pour les jolis visages et les corps bien bâtis ! Tu pourrais t'aveugler.

Le problème, c'est que je crois à l'amour fondé sur cette première attirance.

Jane Austen prend cependant soin de nous préciser que Darcy, sans être aussi gracieux et charmant que Wickham dont s'est entichée Elizabeth, est un bel homme, physiquement irréprochable. Alors on pourrait dire : le physique ne suffit pas. Le respect pour l'autre est la valeur essentielle en amour. J'ajouterais : le respect pour soi, qui seul permet de choisir de bons objets d'amour.

Orgueil et préjugés est un livre qui touche aux problèmes essentiels des adolescents : la découverte du désir, la peur d'être rejeté, la honte du ridicule social, l'envie d'être comme les autres.

L'adolescence est l'âge de la conformité. On a peur de la différence. On veut être semblable aux autres ou, du moins, à ceux qu'on estime et qu'on admire. On a surtout peur du ridicule, et l'on considère souvent ses propres parents comme ridicules. C'est le cas d'Elizabeth, qui rougit quand elle voit et entend sa mère et ses sœurs cadettes en société. Sans aucune délicatesse, Mrs Bennet déclare à tout le monde que Bingley va sûrement épouser sa fille, alors qu'aucune déclaration n'a encore été faite ; Lydia se jette à la tête des officiers et ne parle que de choses futiles ; Mary monopolise la place au centre du salon pour chanter publiquement alors qu'elle n'a pas de voix. Elizabeth voudrait s'enfuir et renier sa famille. « Elizabeth souffrait le martyre. […] Si les membres de sa famille s'étaient donné le mot pour se ridiculiser autant que possible au cours de cette soirée, ils n'auraient guère pu jouer leur rôle avec plus d'ardeur. »

Extrait de la publication

Toutefois le roman, par la voix de Mr Bennet, défait la peur sociale du ridicule. Quand Elizabeth se plaint auprès de son père des inconvenances de sa jeune sœur, Lydia, et lui dit qu'elle craint que son comportement vulgaire écarte de leur famille tous les prétendants, voici ce que lui répond son père : « Des jeunes gens délicats au point de ne pouvoir tolérer un peu de sottise dans leur belle-famille ne méritent pas un regret. »

La délicatesse, valeur essentielle pour Elizabeth, est présentée ici comme une qualité dont l'excès peut se retourner en défaut. Ce qu'apprend Mr Bennet à Elizabeth, et au lecteur, c'est à la fois la tolérance et l'indépendance de jugement.

Orgueil et préjugés est un livre qui apprend à penser par soi-même et à remplacer les « préjugés » par les valeurs justes : la délicatesse de sentiment, la droiture, la générosité, le respect de l'autre, l'indépendance et la modération du jugement, et la capacité à changer.

*
* *

Avez-vous un personnage « fétiche » dans cette œuvre ? Qu'est-ce qui vous frappe, séduit (ou déplaît) chez lui ?

À part les membres de la famille Bingley et les sœurs cadettes d'Elizabeth, personnages plus faibles, tous me plaisent. Jane me charme par sa douceur et son universelle bienveillance, Elizabeth me touche par son extrême sensibilité et son ironie, Darcy me séduit par son caractère de beau ténébreux et sa fierté généreuse. C'est le type même du beau prince qui épouse la bergère. Son personnage transforme *Orgueil et préjugés* en conte de fées. Sa magnifique propriété de Pemberley, sa noblesse et sa richesse ne sont pas étrangères à son charme. Comme Elizabeth, j'ai un faible pour les hommes beaux et intelligents, ne parlant

Extrait de la publication

que lorsqu'ils ont quelque chose à dire, et, de plus, riches et élégants.

Toutefois mes personnages préférés sont Collins et Lady Catherine de Bourgh. J'aime la maladresse et le naïf contentement de soi du premier, et la condescendance altière de la seconde, qui incarne le type de la grande dame autoritaire qui croit tout savoir et n'écoute pas les autres : « Lady Catherine parlait sans discontinuer, pour signaler leurs erreurs aux trois autres ou pour relater des anecdotes personnelles. » L'ironie de la narratrice contient un jugement de valeur : la faute qu'elle condamne par le biais du ridicule de ces deux personnages, c'est l'inattention à l'autre. Mais leur défaut est ce qui les rend comiques et plaisants, et, comme Mr Bennet, je pense que l'agrément de la vie, et d'un roman, provient souvent du comique de la dérision.

Mr Bennet n'est pas mon personnage fétiche, mais je m'aperçois que je le cite souvent : c'est lui qui porte la philosophie du roman. Il est le personnage fétiche d'Elizabeth, son modèle, celui qui lui a permis d'établir l'échelle de ses valeurs en lui apprenant l'indépendance d'esprit. Peu présent dans le roman même, Mr Bennet joue à ce titre un rôle essentiel.

Ce personnage commet-il, selon vous, des erreurs au cours de sa vie de personnage ?

Le principe même du personnage de roman, c'est de commettre une erreur – sinon l'intrigue serait plate !

Darcy et Elizabeth reconnaissent tous deux leurs erreurs à la fin : Darcy a empêché le mariage de Jane et de Bingley en convainquant ce dernier que Jane ne l'aimait pas ; Elizabeth a jugé Darcy trop vite et s'est tout aussi vite laissé charmer par Wickham (nom où l'on entend le mot *wicked*, « vicieux ») sans faire usage de son jugement.

Mais l'erreur la plus grave du roman, car irréparable, est celle commise par Mr Bennet : « Fasciné par la jeunesse et

Extrait de la publication

la beauté, et par cette apparence de bonne humeur que la jeunesse et la beauté confèrent en général, son père avait épousé une femme dont l'entendement limité et l'esprit étroit avaient très vite mis fin chez lui à toute véritable affection pour elle. Respect, estime et confiance avaient disparu à jamais. » On comprend soudain que l'attitude philosophique du père d'Elizabeth, sa capacité à rire de toute chose, de tout être, et de lui-même, vient de son désenchantement causé par une erreur fondamentale. Il est « victime de sa propre imprudence ». Il se retrouve lié pour la vie à une femme qu'il ne respecte pas et qui « contribu[e] à l'amuser par son ignorance et sa sottise ». Le plus grave, c'est que cette erreur initiale a entraîné un déséquilibre familial : par sa dérision permanente, Mr Bennet expose son épouse « au mépris de ses propres filles ». On peut se demander si l'inconséquence de sa plus jeune fille, qui se jette dans les bras d'un officier sans se soucier de sa réputation et sans se rendre compte qu'elle risque de détruire toute sa famille, n'est pas la faute du père.

Sa philosophie lui permet de compenser son erreur. Mais il lui manque à jamais la « félicité conjugale » qui est le but ultime d'Elizabeth (et du roman), et la preuve du respect de soi.

Quel conseil lui donneriez-vous si vous le rencontriez ?

Tu ne seras ni heureux ni respectable si tu n'estimes pas sincèrement ta femme, et si tu ne la considères pas comme supérieure.

Si vous deviez réécrire l'histoire de ce personnage aujourd'hui, que lui arriverait-il ?

Il divorcerait, ou sombrerait dans l'alcoolisme en s'avachissant devant la télévision. Mr Bennet a de la chance

TABLE

Interview : « Catherine Cusset, pourquoi aimez-vous Orgueil et préjugés *? »* I
Présentation 7

ORGUEIL ET PRÉJUGÉS

Livre I 35
Livre II 169
Livre III 277

Carte 423
Chronologie 425
Bibliographie 429

Extrait de la publication

Mise en page par Méta-systems
Roubaix (59100)

N° d'édition : L.01EHPN000345.N001
Dépôt légal : août 2010

Extrait de la publication